

## HOMÉLIE 2

«C'est pour cela que je vous ai laissé dans la Crète, pour que vous achevez l'œuvre commencée et que vous établissiez des prêtres dans chaque ville, comme je vous l'ai prescrit; que ce soit toujours un homme irréprochable, marié seulement une fois, ayant des enfants fidèles, d'une pudeur reconnue, d'une soumission parfaite.»

1. Nos devanciers passaient toute leur vie dans le travail et la lutte; il n'en est plus ainsi de nous, nous vivons dans l'indolence. Ils avaient la persuasion qu'ils étaient placés dans ce monde pour y travailler selon la volonté du Créateur : et nous avons l'air de croire que nous y sommes pour manger, nous livrer à la boisson et nous plonger dans les délices; tous, nous négligeons nos intérêts spirituels. Et je parle, non des apôtres seulement, mais encore de ceux qui vinrent après eux. Voyez-les passer à côté de tous les objets de la terre, comme n'ayant qu'une œuvre à cœur, tels que des voyageurs et des étrangers, estimant n'avoir pas ici-bas de cité permanente. Ecoutez de nouveau ce que dit le bienheureux Paul : «C'est pour cela que je vous ai laissé dans la Crète.» Ils se divisaient l'univers comme une seule maison, afin d'en administrer les diverses parties et d'avoir soin de tous ceux qui l'habitent : à celui-là telle contrée, à celui-ci telle autre. «Voilà pourquoi je vous ai laissé dans la Crète, pour que vous acheviez l'œuvre commencée.» C'est moins un ordre qu'une exhortation : il s'agit de compléter une œuvre. Quelle âme exempte d'envie, cherchant en tout l'avantage des disciples, ne se proposant que le bien, sans regarder s'il doit être accompli par les autres ou par elle-même ! Où le péril était plus grand et la tâche plus difficile, l'Apôtre est présent : en ce qui peut procurer honneur et gloire, c'est aux disciples qu'il s'en remet; à celui-ci la consécration des évêques, le soin de corriger et d'achever toutes les œuvres, tout ce qui demande en quelque sorte le plus de perfection. – Que dites-vous, ô Paul ? le disciple va corriger ce que vous avez fait ? Ne craignez-vous pas que cela ne tourne à votre honte et ne vous couvre de confusion ? – Non, certes, je n'envisage que le bien commun, n'importe qu'il soit réalisé par un autre ou par moi. Voilà ce que doit être un pasteur : il s'oublie lui-même pour se dévouer à tous.

«Et que vous établissiez des prêtres dans chaque ville.» C'est des évêques qu'il entend parler ici, comme nous l'avons remarqué dans une autre circonstance. «Selon ce que je vous ai prescrit; que ce soit toujours un homme irréprochable.» Il veut donc que chaque ville ait son pasteur, et qu'un seul n'ait pas la charge de l'île entière, il divise la sollicitude et le travail; la tâche devenait ainsi plus légère, les fidèles étaient mieux gouvernés, du moment où le docteur ne se devait pas à plusieurs Eglises, et se consacrait au soin, à l'embellissement spirituel d'une seule. «Que ce soit un homme irréprochable, marié seulement une fois, ayant des enfants fidèles, d'une pudeur reconnue, d'une soumission parfaite.» Pourquoi place-t-il sous nos yeux un homme de ce caractère ? Il ferme ainsi la bouche aux hérétiques futurs qui devaient condamner le mariage, il montre que cette institution, loin d'être un mal, est tellement honorable, qu'on peut de là passer même au trône épiscopal; mais du même coup il flétrit les impudiques, en ne permettant pas qu'on obtienne une telle dignité après de secondes noces. Et comment, en effet, celui qui n'est pas resté fidèle à l'amour de la femme, qu'il a perdue, pourrait-il être un pasteur honoré ? De quelles accusations ne serait-il pas poursuivi ? Vous savez tous sans doute que les secondes noces ne sont pas interdites par les lois, et que cependant elles sont sujettes à bien des récriminations. Paul ne veut pas que le chef donne prise à la malveillance des subordonnés. Il exige «qu'il soit irréprochable,» que sa vie soit à l'abri de tout soupçon, qu'on n'y trouve rien à reprendre. Ecoutez ce que disait le Christ : «Si la lumière qui est en vous est ténèbres, que seront les ténèbres elles-mêmes ?» (Mt 6,23) «Ayant des enfants fidèles, d'une pudeur reconnue, d'une soumission parfaite.» Ne passons pas légèrement là-dessus : quelle prévoyance et quelle sollicitude pour l'éducation des enfants ! Et vraiment le père qui n'a pas su les instruire, saura-t-il bien instruire les étrangers ? Quoi, ceux qu'il a toujours eus auprès de lui, qu'il a dû nourrir et sur qui la nature et la loi lui donnaient tant de puissance, il n'a pas su les former ? réussirait-il mieux à former les autres ? Si ce père n'était pas d'une insigne lâcheté, il n'eût pas laissé se dépraver de la sorte des êtres soumis à son autorité depuis le premier moment. Il n'est guère possible qu'un enfant dont l'éducation a constamment été l'objet du zèle le plus attentif et le plus tendre, en sorte corrompu; les péchés ne sont pas tellement inhérents à la nature qu'ils puissent déjouer de tels soins. Quand on fait passer l'éducation en seconde ligne, pour s'occuper avant tout des intérêts, on n'est pas moins indigne, ce n'est pas une raison de négliger les enfants. Celui qui

s'est rendu coupable de cette négligence ou de cette folle, faisant taire la voix de son cœur et sacrifiant les enfants à la richesse, mérite-t-il en aucune façon d'occuper ce trône et d'exercer ce pouvoir ? S'il n'a pas été capable, cela prouve qu'il n'a nulle énergie; s'il ne s'en est pas occupé, c'est qu'il a manqué de tendresse paternelle. Mais alors, je le demande encore, comme aura-t-il soin des étrangers, après avoir négligé sa propre famille ? Paul n'exige pas simplement la pureté des mœurs, il veut une réputation intacte, l'impossibilité même du soupçon : Il «faut que l'évêque soit irréprochable, comme étant le dispensateur des bienfaits de Dieu, sans orgueil et sans colère, ne connaissant ni l'ivresse ni les coups.»

2. Le chef temporel, ayant pour lui la force et la loi, n'a pas besoin, on le comprend sans peine, de l'approbation de ses subordonnés; mais celui qui doit commander à des hommes qui l'acceptent et qui le béniront même de ce qu'il exerce cette autorité, s'il entreprend de tout faire d'après son propre jugement, sans rendre compte à personne, il paraît plutôt un tyran qu'un souverain populaire. «Il faut qu'il soit irréprochable, comme étant le ministre de Dieu, sans orgueil et sans colère.» Comment enseignera-t-il aux autres à dominer la passion, quand il n'a pas su se l'enseigner à lui-même ? Ces fonctions imposent tant de soucis divers, que l'homme le plus modéré y devient quelquefois acerbe et violent; les occasions qui se multiplient l'entraînent hors de son caractère. S'il n'a donc pas mûrement réfléchi d'avance, il sera bientôt intraitable, il compromettra souvent et ruinera les intérêts sacrés confiés à sa sollicitude. «Il ne doit connaître ni l'ivresse ni les coups.» L'Apôtre interdit en cela les outrages; c'est par la persuasion et non par les emportements, qu'il faut agir sans cesse. Et quelle nécessité, je vous prie, de vous répandre en injures ? Si vous voulez inspirer la frayeur, faire trembler les coupables, que ce soit en leur rappelant les feux éternels. Celui qu'on insulte devient plus impudent, à la résistance il ajoute le mépris; et rien dans le fait ne rend méprisable comme d'insulter quelqu'un, l'outrage revient à celui qui s'en est rendu coupable, il le dépouille de tout droit au respect. Il faut donc que la parole soit empreinte d'une piété profonde, quand on rappelle même aux pécheurs le jugement futur, et s'abstenir comme d'une souillure de tout mot blessant. Si le pasteur trouve devant soi des hommes qui veulent enrayer son ministère, qu'il déploie alors toute son autorité. L'Apôtre ne veut pas qu'il frappe. L'instituteur des âmes est un médecin; le médecin ne frappe pas, il guérit plutôt les blessures et corrige celui qui les fait. «Ne cherchant pas un gain sordide, mais bien hospitalier, bon et généreux, plein de modération, juste, saint, maître de lui-même, ne s'éloignant jamais de la parole qui est selon la doctrine.» Voyez-vous quelle réunion de vertus il exige ?

«Ne cherchant pas un gain sordide;» ce qui signifie que le pasteur doit souverainement mépriser les richesses. Hospitalier, bon et généreux, plein de modération, juste, saint,» distribuant aux pauvres tout ce qu'il peut avoir. «Maître de lui-même.» Ce n'est pas de la tempérance précisément qu'il veut parler ici, mais bien de cette force qui domine toutes les passions, qui tient dans le devoir la langue, les mains et les yeux : c'est là rester maître de soi-même, ne subir le joug d'aucun vice. «Embrassant la parole fidèle et conforme à la doctrine.» Ou bien fidèle veut dire ici vraie, ou bien transmise par la foi, n'ayant besoin ni d'arguments ni de recherches. «Embrassant,» faisant de cette parole l'objet de sa méditation et de son activité. Qu'arrivera-t-il si le pasteur ignore les artifices de l'éloquence humaine ? – C'est pour cela que j'ai dit : «La parole fidèle et conforme à la doctrine; afin qu'il soit en état d'exhorter et de confondre les contradicteurs.» La pompe du discours n'est donc pas nécessaire; il faut seulement l'intelligence, la connaissance approfondie des Ecritures, la force des pensées. Voyez Paul convertissant le monde entier, déployant une puissance que n'eurent jamais ni Platon ni les autres. – Mais par les prodiges qu'il opérait, m'objecterez-vous. – Non, ce n'est pas seulement par les prodiges; si vous parcourez les Actes des Apôtres, vous le verrez fréquemment vainqueur par son enseignement, avant qu'il ait opéré des miracles. «Afin qu'il soit en état d'exhorter dans la saine doctrine,» pour la conservation des siens, pour la confusion des adversaires. «Et de confondre les contradicteurs.» Sans cela tout tombe en ruines. Que celui donc qui ne sait pas combattre les ennemis, réduire toute intelligence à se soumettre au Christ, réfuter les arguments contraires; que celui qui ne sait pas enseigner la pure et véritable doctrine, soit écarté, de ce trône de l'enseignement. Les autres conditions requises, on peut les trouver dans les subordonnés : il en est d'irréprochables, qui ont des enfants soumis, qui sont hospitaliers, justes, saints; ce qui distingue et caractérise le maître, c'est de pouvoir former des disciples par le discours, et l'on n'en tient guère compte aujourd'hui. «Il en est beaucoup qui se refusent à l'obéissance, qui séduisent par de vains discours, surtout parmi ceux qui viennent de la circoncision; il faut leur fermer la bouche.» Vous le voyez, il ne recule pas devant une indication précise. Qu'ils ne veuillent pas obéir, mais seulement commander, il le déclare. Du moment donc que vous ne pouvez pas les convaincre,

ne les constituez pas en dignité; imposez-leur silence pour le bien de tous. De quelle utilité pourraient-ils être, ne voulant pas se laisser persuader, s'obstinant même dans la désobéissance ? Ils n'ont qu'un moyen d'être utiles aux autres, c'est de garder un silence forcé.

«Qui bouleversent les maisons entières, enseignant ce qu'il ne faut pas, en vue d'un gain méprisable.» Si celui dont le devoir est d'enseigner ne peut pas entrer en lutte avec de tels hommes, ni réprimer l'impudence de leur langage et de leurs actions, il devient lui-même responsable de la perte des malheureux qui sont séduits. Si le sage a pu dire : «Ne cherchez pas à devenir juge, à moins que vous ne puissiez rompre l'iniquité;» (Ec 7,6) bien mieux vous pouvez dire ici : N'ambitionnez pas la magistrature de l'enseignement, à moins que vous ne soyez capable de la remplir; indigne, vous y traînerai-t-on, restez en arrière. – Partout, c'est visible, l'amour de l'argent, la soif d'un lucre honteux, est en cause. «Enseignant ce qu'il ne faut pas en vue d'un gain sordide.»

3. Il n'est rien que ne ruine une telle passion. Tel un vent impétueux se précipitant sur une mer tranquille, la bouleverse jusqu'au fond, mêlant le sable aux ondes : telle cette passion, dès qu'elle a pénétrée dans une âme, y met tout sens dessus dessous, éteignant la lumière de l'entendement; ce qui s'applique surtout à la frénésie de la vaine gloire. Avec de la bonne volonté, on peut aisément mépriser les richesses; mais repousser les hommages que la foule nous rend, ce n'est pas chose facile; il faut pour cela des efforts soutenus, une grande philosophie, une âme angélique et s'élevant déjà jusqu'à l'abside des cieux. Il n'est pas de vice, non, il n'en est pas qui soit aussi tyrannique, dont l'empire s'étende aussi loin, partout même, avec plus ou moins d'intensité. Comment donc en aurons-nous raison, pour une faible partie, sinon d'une manière complète ? En regardant le ciel, en nous tenant sans cesse sous l'œil de Dieu, en élevant nos pensées bien au-dessus des choses de la terre. Quand le désir de la gloire vous saisit, songez que vous l'avez en votre possession, apprenez ensuite quelle en est la fin, et vous n'y trouverez que le néant. Examinez la grandeur du mal qu'elle nous cause, et celle des biens qu'elle nous ravit; elle vous jette au milieu des fatigues et des dangers; elle vous prive de tout fruit et de toute récompense. Souvenez-vous du nombre des pervers, et méprisez leur gloire. Passez-les l'un après l'autre en revue, et vous verrez combien c'est une chose digne de risée : vous verrez que c'est une dégradation plutôt qu'une gloire. Après cela, portez les regards de votre intelligence vers le théâtre d'en haut. Quand, ayant fait un bien, vous aurez la pensée qu'il faut le montrer aux hommes, quand vous chercherez des spectateurs avec une fiévreuse impatience, souvenez-vous que Dieu vous voit, et vous dissiperez bientôt ce vain désir : éloignez-vous de la terre, n'aimez à considérer qu'un spectacle, celui que nous offre le ciel. Les hommes aujourd'hui vous donnent des louanges; et demain ils vous blâmeront, ils vous poursuivront de leurs traits empoisonnés. Ne ferment-ils d'ailleurs rien de semblable, que leurs éloges ne peuvent vous être d'aucune utilité. Il en est tout autrement de Dieu, de l'approbation et des applaudissements qu'il accorde à nos bonnes œuvres.

Ah ! vraiment, on vous a donc applaudi dans le monde ? Qu'en avez-vous de plus ? Si vos admirateurs en tirent quelque profit eux-mêmes, s'ils en deviennent meilleurs et renoncent à leurs funestes habitudes, vous avez raison de vous réjouir; mais c'est cet admirable changement qui doit causer votre joie, et non les éloges que vous avez recueillis. Si ces louangeurs infatigables, expansifs et bruyants, n'en retirent aucun avantage, il faut plutôt s'attrister, parce que tout cela sera pour eux un sujet de condamnation. Peut-être vous glorifiez-vous de votre piété même ? Si vous êtes réellement pieux, si vous n'avez rien sur la conscience, vous pouvez sans doute vous réjouir, pourvu que ce soit de ce que vous êtes au fond, et non de ce que vous paraissez être : si, n'étant pas tel, vous avez cependant obtenu cette gloire que les hommes discernent, songez que ceux-là ne vous jugeront pas au dernier jour, mais bien celui pour qui rien ne demeure caché. Si vous avez des péchés sur la conscience, alors même que tous vous estimeraient entièrement pur, loin d'en éprouver de la joie, vous devez gémir et verser des larmes amères, ayant constamment devant les yeux ce jour où tout sera mis à découvert, où les recoins les plus obscurs seront inondés de lumière. Etes-vous dans les honneurs, repoussez-les, sachant qu'ils ne font qu'aggraver le compte que vous aurez à rendre. N'êtes-vous point honoré, réjouissez-vous; Dieu n'aura pas du moins, parmi tant d'autres reproches à vous faire celui d'avoir abusé de votre dignité. Vous n'ignorez pas sans doute que, par la bouche d'Amos, il reprochait à son peuple ce bienfait avec beaucoup d'autres : «J'ai choisi des prophètes parmi vos enfants, j'ai pris de vos adolescents pour la sanctification.» (Amos 2,11) Toujours est-il que vous y gagnerez, de n'avoir pas à subir une plus grande peine. Celui qui n'est pas honoré dans le siècle présent, qui ne jouit d'aucune

estime, qu'on accable même de répulsion et de mépris, a cet avantage, si tout autre lui fait défaut, qu'il n'aura pas à répondre de l'honneur qu'il eût pu recevoir ici-bas. Il en résulte pour lui d'autres avantages : tenu dans cet état d'abaissement et d'humiliation, il ne pourrait pas, le voudrait-il, s'enorgueillir en lui-même, et surtout s'il se tient un peu sur ses gardes. Celui qui vit au milieu des honneurs, outre la responsabilité si grave qui pèse sur sa tête, tombe aisément dans l'arrogance et l'orgueil, devient ainsi l'esclave des hommes. A mesure même que son pouvoir grandit, il subit une tyrannie plus violente.

4. Sachant donc que cette vertu vaut mieux que cette tyrannie, n'aspirons pas aux distinctions, repoussons-les quand on nous les offre; déracinons de notre cœur, étouffons une pareille convoitise. Nous le disons à ceux qui gouvernent comme à ceux qui sont gouvernés. L'âme qui soupire après l'honneur et la gloire ne verra pas le royaume des cieux. Ce langage n'est pas de moi; ce n'est pas moi qui parle, c'est l'Esprit saint. Non, cette âme ne verra pas la béatitude, aurait-elle pratiqué la vertu : «Ils ont reçu leur récompense.» (Mt 6,5) Quand on n'a pu encore être récompensé, comment pourrait-on ne pas voir le céleste royaume ? Je n'interdis pas le désir de la gloire; mais je veux qu'il ait pour objet la gloire véritable, celle qui vient de Dieu : «Son éloge n'est pas fait par les hommes, il l'est par Dieu.» (Rom 2,29) Soyons pieux en nous tenant dans l'ombre sans grand appareil, sans aucune pompe théâtrale; ne nous couvrons pas d'une peau de brebis, ou mieux devenons brebis nous-mêmes; rien n'est plus néant que la gloire décernée par les hommes. Dites-moi donc, si vous aperceviez une foule de petits enfants, d'enfants à la mamelle, vous prendriez-vous à désirer d'être glorifié par eux ? Vous ne devez pas autrement penser des hommes sans distinction, pour ce qui concerne la gloire. C'est pour cela qu'elle est appelée vaine. Voyez-vous les masques dont se couvrent les historions, comme ils sont beaux et splendides, comme ils retracent avec la dernière exactitude la nature perfectionnée ? Pourriez-vous me montrer une forme aussi régulière dans la réalité ? Non certes. Et cependant vous en êtes-vous jamais épris ? Pas davantage. Et pourquoi ? Parce que ce n'est là qu'une vaine représentation, et nullement la beauté même. Aussi vaine est la gloire d'ici-bas; elle n'est pas la gloire, elle en est le fantôme trompeur. La seule qui subsiste est celle que nous portons au dedans de nous et qui s'attache à notre nature. Celle du dehors n'est souvent qu'un voile jeté sur la laideur, voile qui cache cette laideur aux yeux des hommes seulement, et jusqu'au soir; le théâtre venant à disparaître, les masques à tomber, chacun se montre tel qu'il est.

N'allons donc pas chercher la vérité sur la scène et parmi les comédiens. Quel avantage trouvons-nous, je vous le demande, à devenir l'objet des regards de la foule ? C'est une apparence sans réalité, pas autre chose; rentrez dans votre maison, soyez seul, et tout a disparu soudain. Vous vous montrez sur la place publique, vous attirez alors tous les regards; qu'en avez-vous de plus ? Rien; cet éclat s'éteint bien vite et s'évanouit comme la fumée. Et nous aimons des objets aussi futiles ? Quelle absence de raison, dites-moi, quelle folie véritable ! Ah ! n'ayons désormais qu'un but, d'obtenir que Dieu nous approuve : avec cela, nous dédaignerons toutes les choses humaines; et si, tant est que nous les possédions, nous n'en ferons aucun cas, nous en rirons, nous les rejetterons, nous éprouverons ce qu'éprouverait un homme qui, cherchant de l'or, ne saillit que de la boue. N'acceptez les louanges de personne, puisqu'elles ne vous servent de rien, pas plus que le blâme ne peut vous nuire. De la part de Dieu, c'est le gain ou la perte : de la part des hommes tout est vanité. Par un tel mépris nous imitons Dieu lui-même, qui n'a nul besoin d'être glorifié par les hommes; car il a dit : «Je n'accepte pas la gloire que les hommes donnent.» (Jn 5,41) Cela vous paraît-il sans importance, je vous prie ? Quand vous ne sentez pas la volonté de mépriser la gloire humaine, dites-vous : Je puis m'égaliser à Dieu si je la méprise, et vous la mépriserez aussitôt. Celui qui se fait esclave de la gloire humaine ne peut pas absolument ne pas être l'esclave de tout le monde, et le dernier, le plus opprimé des esclaves. Non, nous n'imposons pas à ceux qui nous servent ce que la vaine gloire impose à ceux dont elle s'est emparée : elle en exige les actions et les paroles les plus ignominieuses, elle les torture en les dégradant; plus ils lui sont soumis, plus elle se montre tyrannique.

Fuyons donc, je vous en supplie, fuyons cette servitude. Comment le pourrions-nous ? me dira-t-on. En jugeant sainement les choses de la terre, en nous persuadant bien qu'elles ne sont qu'un rêve et qu'une ombre, rien de plus; nous en triompherons alors sans difficulté, ni les petites ni les grandes ne nous captiveront; si nous ne méprisons pas celles-là, celles-ci nous feront aisément succomber. Arrêtons le mal dans sa source, c'est-à-dire dans l'irréflexion et la pusillanimité. Si nous avons soin d'élever notre âme, nous serons en état de mépriser la gloire humaine, de nous élancer jusqu'au ciel par notre intelligence, et d'acquérir réellement les biens célestes. Puissions-nous tous les posséder un jour, par la grâce et la charité de notre

## HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE A TITE

Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et ton jours, et dans les siècles des siècles. Amen.